

### **Fichier 3 B32**

## **Langue paysanne, République et âme bretonne**

L'épisode des vœux de 1888 prend tout son sens si on le replace dans le long effort par lequel la République entendait transformer les campagnes bretonnes. Il ne s'agissait pas seulement d'y installer des institutions nouvelles, une école laïque, des élus républicains et une culture politique modernisée ; il s'agissait aussi, plus profondément, de faire reculer l'univers mental du pays, dominé depuis des générations par la paroisse, le recteur et les formes traditionnelles de l'autorité. Dans cette entreprise, la langue occupait une place centrale. Le breton, langue de la vie quotidienne, de la mémoire et de la relation immédiate au monde, apparaissait aux yeux des promoteurs de la République comme un obstacle à l'unification civique ; mais pour qui sait l'écouter, il révèle au contraire une richesse d'expression, une finesse d'observation et une capacité d'invention que l'on aurait tort de réduire à un simple parler de terroir.

Le texte de 1888 montre précisément cela : la langue des paysans n'est pas un idiome pauvre, mais un instrument souple, imagé, vif, capable de porter l'ironie politique, la moquerie sociale, la formule proverbiale et la réplique à l'emporte-pièce. Elle dit le cidre, la foire, les nouvelles du pays, mais elle dit aussi la République,

le clergé, les conservateurs et les rapports de force qui traversent la société rurale. En ce sens, le breton n'est pas seulement une langue d'héritage ; il est une langue de pensée, d'échange et de jugement. C'est là une leçon essentielle : la République a pu chercher à imposer le français comme langue de l'école et de l'État, mais elle ne pouvait effacer d'un trait une culture linguistique aussi dense, aussi ancienne et aussi intimement liée à la vie du peuple.

C'est pourquoi il faut se méfier d'une lecture trop simple de l'« âme bretonne ». Ce que le texte laisse entrevoir n'est pas une essence immobile, mais un ensemble de tensions, de silences, de résistances et de formulations obliques. L'âme bretonne, si l'on veut conserver cette expression, n'est pas une substance figée ; elle se construit dans les non-dits autant que dans les paroles. Elle se reconnaît dans les détours du langage, dans l'humour prudent, dans la méfiance à l'égard de l'autorité, dans la fidélité à la terre et dans une forme de réserve qui n'exclut ni la vivacité ni le sens du débat. Le non-dit n'est pas ici une absence de pensée ; il est au contraire un mode d'expression. Ce que l'on ne dit pas frontalement, on le suggère, on le tourne en dérision, on le glisse dans un proverbe, on le place dans la bouche d'un personnage.

De ce point de vue, la scène de Châteaulin est très révélatrice. Sous la conversation de foire, on entend une société en transition, où les références anciennes restent présentes mais où de nouvelles fidélités se

dessinent. La République n'y avance pas comme une évidence ; elle progresse par la parole, par l'école, par la presse, par la reprise des codes locaux. Elle doit apprendre à parler la langue du pays pour y être reçue. Le breton devient alors un terrain de confrontation : soit on le réduit à un résidu du passé, soit on reconnaît qu'il porte une part de la mémoire collective et de la sensibilité politique des campagnes. Le texte de 1888 invite clairement à la seconde lecture.

La leçon la plus forte est sans doute celle-ci : vouloir faire disparaître la langue d'un peuple, c'est aussi vouloir déplacer sa manière de penser, de se souvenir et de se raconter. Or la langue bretonne n'était pas seulement un moyen de communication ; elle était un dépôt de formes de vie, une manière d'habiter le monde, une façon d'articuler l'expérience individuelle et l'expérience collective. En la mobilisant pour la politique, même dans un texte polémique, la presse républicaine reconnaissait malgré elle cette puissance. Elle cherchait à l'utiliser contre le clergé ; mais elle attestait du même coup que le breton demeurait une langue pleinement vivante, capable de porter les enjeux de son temps.

Ainsi, cet épisode nous apprend moins que la République a vaincu la Bretagne, que la Bretagne a dû se dire elle-même autrement pour entrer dans la République. Et c'est peut-être là que se trouve le vrai sens des non-dits bretons : non pas dans un silence vide, mais dans une parole indirecte, dense, parfois

malicieuse, qui résiste à la simplification. L'âme bretonne n'est pas un secret fermé ; elle est une manière de dire le monde sans se livrer entièrement, en laissant affleurer ce qui compte au détour des mots. Le texte de 1888 en donne un bel exemple : à travers la raillerie de la foire, la langue paysanne révèle une profondeur culturelle que la République a voulu discipliner, mais qu'elle n'a jamais complètement fait taire.

## ***Diverraden***

### **Ar brezhoneg a zougas ar Republik**

Embannet e *Le Finistère* d'ar 21 a viz Genver 1888, an diviz-mañ e brezhoneg etre div blac'h eus Kerne, Fañch ha Jakez, a vez lakaet e plas e foar Kastellin, e-kreiz un emgav war a seblant bourrus, gant kaozioù diwar sec'hed, sistr, keleier ar vro ha komzoù klevet digant ar person. Met dindan ar vuhez pemdez-se ez eus un destenn gwirion a-du gant ar Republik : dre ar fent, an taol-ger ha skeudennoù ar vuhez pemdez, e ra ar gazetennerezh republikan gant ar brezhoneg evel yezh da brederiañ, da zifenn ha da greskiñ urzhioù politikel. Ar person, ar mirourien hag ar re a-du gant ar c'hlergiz a zo graet goap ganto, ha ar Republik a zeu war wel evel hent nevez ur bed war ziskoazhel.

An teul-mañ a zo talvoudus dre e zisheñvelder. Da gentañ, e tiskouez penaos e klaskas ar Republik en em staliañ e kampagnouzhioù Breizh dre gomz ouzh an dud

e yezh ar vro, gant o doareoù-spered hag o c'hodoù kevredigezhel. Da heul, e laka da welout e oa ar brezhoneg, pell diouzh bezañ ur yezh folklorel hepken pe un dra eus an amzer dremenet, ur benveg evit displegañ mennozhioù modern, kas soñjoù ha diskouez tabutoù ideologel dibenn an XIXvet kantved. Yezh ar gouerien a zeu aze da vezañ un ostilh evit an dael foran, e poent ma klask an skol, ar gazetennerezh hag ar Stad republikan adaozañ ar mentoù sevenadurel er maezioù.

En tu all d'ar reuz politikel, ar vignoniezh e foar Kastellin a lavar kalz diwar-benn Kerne e 1888 : roll al lec'hioù kevredigezhel, galloud ar peurioù-lavar, bevder an dreveziñ dre ar gomz hag ar fed e chome bev ur sevenadur lec'hel gouest da zerc'hel ouzh gerioù modern ar politikerezh. An digarez-se etre yezh, istor ha memor a ro d'an destenn-mañ he dalvoudegezh gwirion.

*Ar brezhoneg ar vro a zo treuzet e amzer.*